

## *Le pont du Diable*

Par Régine Detambel ©

Je rentrais chez moi, comme d'habitude, en vélomoteur. Je n'étais jamais tombée en panne. Je surveillais bien le niveau d'essence, je tâtais les pneus avec soin. Mais, ce soir-là, la chaîne avait déraillé, aussi bêtement que sur un vélo d'enfant. C'était arrivé juste devant l'église Sainte-Cécile, où j'avais fait ma communion.

Pour m'abriter de la pluie et du noir, je suis entrée dans l'église en poussant ma Mobylette. J'ai reconnu le bruit de la porte aux gonds rouillés, j'avais encore en mémoire les rangées de bancs et les broderies de la nappe de l'autel. La nappe était la seule tache blanche. Rien n'avait changé.

J'ai posé mes mains sur la chaîne et j'ai essayé de la replacer. Je tirais dans tous les sens. Tout en m'échinant et en m'enduisant de cambouis, je repensais à ma communion. Là-haut, il y avait un orgue. Je me souvenais de l'organiste. Il avait mon âge, c'était un jeune prodige. Il paraît qu'il était même un pianiste génial. Nous avions alors dix ou onze ans. Il s'appelait Damien. Il m'effrayait. Il disait qu'il était sorcier et je le croyais parce qu'il faisait, devant mes yeux, des tours fabuleux. Il pouvait faire passer un oeuf dans l'anneau d'une alliance. Il possédait une boîte pleine de poils de loup, des limaces rouges hachées menu dans un pichet d'huile. Il conservait des cervelles de chat dans du papier d'aluminium. Toutes ces horreurs, il les rangeait dans une cache, sous l'orgue.

Pour l'oeuf magique, il m'avait dit son secret. Il suffisait de laisser tremper un oeuf cinq jours dans du

vinaigre pour qu'il devienne aussi mou qu'une balle. Malgré tout, j'avais peur. Il disait aussi qu'il pourrait me rendre amoureuse de lui rien qu'en me touchant avec ses mains badigeonnées de suc d'orties. Je l'évitais.

Quant à la musique, ce talent extraordinaire qu'il avait pour l'orgue et le piano, il se vantait d'avoir un secret à base de coquilles d'huîtres broyées et de toiles d'araignées qui rendent les mains fines et habiles.

Tout en fouillant dans la trousse à outils que j'avais décrochée de la selle, je souriais. Je me disais qu'on a peur de tout quand on est enfant. Je me souvins de ma petite robe immaculée de communiant et cela me rendit nostalgique. Damien, lui, était toujours habillé de noir. Il n'aimait que les films d'horreur et les livres de Stephen King. Il était fier de son prénom, celui du héros satanique de *La Malédiction*. Dans sa chambre, des affiches, au-dessus de son lit, montraient des vers, des mâchoires de vampire et des cadavres. Son frère aîné travaillait à la morgue. Damien s'en vantait.

Quelques jours avant la communion, il était devenu pâle. Il ne poussait plus la porte de l'église sans blêmir. Il ne parlait plus. Il jouait follement de l'orgue.

À l'entrée de l'église, je ne sais par quel caprice de mécène, il y avait la statue d'un diable. Nos parents n'avaient pas besoin d'ogres ou de sorcières pour nous terrifier. Ils nous menaçaient simplement d'aller voir le diable de l'église, alors nous consentions à tout. Nous devenions obéissants, des enfants modèles.

Ce diable, j'étais presque adossée contre, pour réparer ma Mobyette. Bien sûr, j'avais grandi. Au lieu du monstre de mon enfance, je ne voyais plus qu'un peu de plâtre, des cornes malhabiles, des yeux de verre, et la vieillesse qui écorne, qui éraille, qui écaille. Je pensai : « Pauvre diable ! » et je ris.

Soudain, je levai la tête. J'avais entendu un bruit de papier qu'on froisse. Je scrutai l'obscurité mais ne vis rien. Je me remis au travail.

Damien aimait le diable de l'église. Il s'asseyait sur ses sabots, il lui caressait le mufle. Un jour, il m'avait saisie par les pouces pour m'obliger à m'agenouiller. La queue du diable me griffa la joue. Il n'y en a plus trace aujourd'hui, mais ma grand-mère s'était signée quand j'étais rentrée à la maison avec cette éraflure satanique. Quelques jours après, Damien me rejoignit sur le pont du Diable. Je détestais ce pont. Il était en ruines, on voyait l'eau entre les pierres, un grand trou noir. C'était un pont pour touristes. Moi, j'en avais peur mais j'étais obligée de l'emprunter pour aller à l'église. Sur le pont, Damien me prit par les poignets et je faillis perdre l'équilibre. Il voulait se coller contre moi, il me poussait, je sentais ses lèvres contre mon oreille, contre ma tempe. Alors je me suis débattue, j'ai fait tourner mon cartable comme une fronde et j'ai réussi à me sauver. Quelque chose de léger est tombé dans l'eau, sans doute le sac de Damien, ou ses sabots suédois. Je ne me suis pas retournée, j'ai simplement entendu le bruit d'une éclaboussure.

J'entendis à nouveau le bruit de papier froissé et je le reconnus nettement. C'était le craquement d'une partition dont on tourne les pages. Il y avait quelqu'un là-haut. Quelqu'un était assis à l'orgue. J'avais les mains pleines de cambouis et quand je serrais les poings, mes doigts gras glissaient. J'attendis.

Quand il quitta l'orgue et se tourna vers moi, je ne reconnus pas sa silhouette mais je savais pourtant que c'était lui. Il dit :

– C'est toi, Stéphanie, on peut dire que ça fait longtemps.

Je répondis que c'était le hasard, le malencontreux hasard de la mécanique et surtout la mal-

chance qui nous faisaient nous rencontrer à nouveau. Il se fit charmant :

– Que dirais-tu d’une petite promenade au pont du Diable, en amoureux ?

Il détachait chaque syllabe, en descendant lentement l’escalier. Son pas était raide. Il avait les bras tendus devant lui comme un nageur. J’avais peur qu’il me touche. Je repensai au suc d’orties. Je redevins la fillette affolée. Il y avait un candélabre derrière moi. Je le pris. J’étais prête à me battre.

– J’étais un peu fou, reprit Damien. J’avais voulu t’embrasser, ce jour-là, sur le pont du Diable, rien de plus, je t’assure, mais tu t’es débattue.

Damien descendit la dernière marche. Il était très grand. Je sortis de l’église à reculons.

La lumière me surprit. Dehors, garée devant le parvis, tous phares allumés, une 4L attendait, pleine de rires et de garçons qui buvaient de la bière en fumant. Ils me demandèrent si Damien était toujours dans l’église. Je dis oui. Un des garçons ajouta :

– Il adore l’orgue, vous savez. On allait au cinéma mais il a voulu s’arrêter là. Il paraît que l’orgue est superbe.

Damien sortit de l’église. Il portait un sac en plastique. Je pensais qu’il contenait la boîte de poils de loup, les limaces, les cervelles. Mais il me prit tendrement le bras. Ses mains étaient bronzées, chaudes et sèches.

– Je t’ai fait peur, hein ? Tu viens avec nous au cinéma ?

Il me tendit une cigarette, il avait de belles dents et une chevelure magnifique. J’oubliai le passé. J’avais envie de rire. J’étais à la fois tentée et soulagée. Les garçons insistaient pour que je les accompagne, ils proposaient de mettre ma Mobyette dans le coffre de la 4L. Pourtant je refusai. Il fallait vraiment que je rentre, j’avais des examens à préparer.

– A une autre fois, dit Damien.

Il avait réparé la chaîne. Je partis en faisant un signe de la main.

Le lendemain matin, je m'aperçus que j'avais oublié ma trousse à outils et je dus retourner à l'église. C'est le curé qui m'ouvrit la porte. Je me présentai, lui rappelai que j'avais fait ma communion ici, quelques années auparavant. J'énumérai les noms de mes amis d'alors, je citai même Damien.

– Je me souviens de lui, dit le curé, c'était mon meilleur organiste. Il n'a pas pu faire sa communion pour raisons de santé, asthme ou anémie, je ne sais plus. Il était si pâle.

– Je l'ai rencontré hier soir, dis-je. Il est en pleine forme. C'est un garçon robuste maintenant. En riant, j'avouai : J'ai même failli sortir avec lui.

Le curé fronça les sourcils.

– Damien ? Sûrement pas ! Il est mort noyé, il y a huit ou neuf ans, au pont du Diable. Un vagabond ou un fou a dû le pousser par-dessus le parapet. Tenez, sa tombe est là-bas. Il avait douze ans. Pauvre gosse. Oui, un vagabond ou un fou...

## *Le duel*

Personne n'a jamais su pourquoi ces deux garçons se haïssaient, peut-être parce que leur haine était tellement fascinante qu'elle se suffisait à elle-même et contentait la curiosité. Ils étaient guitaristes d'un groupe de hard-rock. Ils étaient rivaux. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus aujourd'hui et je n'ai revu aucun des amis de l'époque qui assistèrent au duel.

Je suis guitariste de jazz dans un cabaret. Je gagne ma vie. Mes rapports avec les autres musiciens sont amicaux. Mais quand je vois des hommes se jauger et commencer à se chamailler, quand je les vois s'observer, du coin de l'oeil, et dénigrer le jeu de l'autre, faire des allusions grossières à une maladresse, une mauvaise improvisation, une composition désuète, alors je repense au duel et je me demande si ces types, assis à côté de moi, auraient le courage de se battre jusqu'au bout, comme l'ont fait, il y a quelques années, ces deux guitaristes aux chevelures dissemblables.

Je ne connaissais pas leurs prénoms. Il y en avait un blond et un brun. Je les désignerai ainsi.

Ils se voulaient diaboliques et avaient une idole en la personne de Niccolò Paganini. Paganini était mort plus de cent vingt ans avant leur naissance mais ils le tenaient pour le plus grand et le plus incroyable musicien. Ils auraient voyagé dans le temps pour le retrouver et l'amener sur une scène de hard-rock. Ils

racontaient comment Paganini avait signé un pacte avec le diable. C'est ce qu'on disait, au XIXe siècle, quand on le voyait jouer, si vite, plus vite qu'aucun autre violoniste.

Paganini était échevelé, bizarre, fantasque. Sa main gauche grouillait sur le manche. Il était pâle, dévasté, décharné et traînait derrière lui un certain petit parfum de crime et de désespoir. L'incroyable extensibilité de ses mains lui permettait de plaquer des accords à quatre voix et de jouer simultanément dans différents registres. On croyait à des puissances miraculeuses. Il ne le niait pas.

La nuit qui précéda sa mort, on l'entendit jouer comme un fou, debout, battant la mesure sur le plancher de la chambre, et ceux qui furent témoins de ce concert funèbre avouèrent qu'ils n'avaient jamais connu quelqu'un qui jouât aussi vite.

Paganini accumulait les doubles trilles, les sautillés à la pointe de l'archet. Il interprétait deux mélodies à la fois sur deux cordes différentes et les gens hurlaient de peur parce que cet homme seul leur jouait à cent à l'heure un impossible duo.

Paganini se mettait dans des situations invraisemblables et périlleuses, pour effrayer et pour briller. Exprès, il cassait des cordes, il brisait son archet et n'interrompait pas le concert, remédiant à la situation par des acrobaties magiques. Il lui arrivait d'improviser sur deux cordes seulement, le bourdon et la chanterelle. D'autres fois, ses amis lui disaient qu'il fallait quelques fausses notes dans son jeu parce que la perfection fait peur et qu'elle n'a rien d'humain.

Le blond et le brun avaient étudié sur leurs guitares électriques les 16e et 24e *Caprices* de Paganini. Ils les jouèrent d'abord lentement puis ils les travaillèrent au métronome et augmentèrent progressivement la cadence. Un jour, ils surent qu'ils étaient capables de jouer du Paganini, à la vitesse de Paganini.

ni, avec l'audace de Paganini et son orgueil diabolique.

Je ne sais plus pour quelle raison ils décidèrent de se battre en duel. Je crois que l'objet du litige était une pièce de dix francs ou une canette de bière. Ce n'était, bien entendu, que l'objet apparent du litige. Nous savions tous que le blond et le brun avaient attendu patiemment l'occasion de se battre.

Il n'était pas question de couteau ou de revolver, ni même de coups de poing. Il s'agissait de se battre à mains nues, guitare contre guitare. Ils se placèrent face à face sur la scène, se branchèrent sur le même ampli. Ils nous annoncèrent qu'ils allaient jouer le *24e Caprice* et qu'ils le joueraient jusqu'à ce que l'un d'entre eux soit vainqueur.

J'étais un adolescent naïf et crédule. Je m'assis en tailleur devant la scène. Les mains des garçons tremblaient.

— Il faut les séparer, dit quelqu'un à côté de moi.

Mais personne ne les sépara et les mains commencèrent à courir le long du manche. Les doigts s'étiraient dangereusement, les phalanges en étaient toutes blanches.

Puis ils accélérèrent. Le *24e Caprice*, ils l'avaient déjà joué dix fois, seize fois, quand je me rendis compte que le brun prenait de l'avance sur le blond, une note, puis deux notes d'avance. Je crus entendre craquer l'avant-bras du blond quand il essaya de rattraper son retard. Le brun avait la bouche grande ouverte sous l'effet de la douleur.

Ils jouaient de plus en plus vite, encore plus vite. En jouant, ils avaient le vertige, ils avançaient un pied de temps en temps, ils reprenaient leur équilibre, ils arrivèrent presque corps à corps. Je crus que leurs fronts allaient se toucher, mais le blond eut le courage de reculer et le duel resta loyal. J'ignore combien de fois ils enchaînèrent le *24e Caprice* mais je sais qu'aucun métronome n'aurait pu les rattraper.

C'est le brun qui perdit. Les muscles de son poignet gauche claquèrent. Je vis une grosse boule de chair remonter, sous la peau, le long de son avant-bras et rester là, comme une tumeur. Le blond cessa aussitôt de jouer, débrancha sa guitare en tirant sur le jack avec les dents parce qu'il avait les doigts en sang. Il descendit de la scène et la jambe de son pantalon me frôla. Elle était trempée.

Le brun hurlait de douleur et de rage. Je ne sais pas s'il a guéri, s'il a pu se resservir de sa main et de son bras. J'ai compris que, d'une certaine façon, il était mort. J'ai compris que, d'une certaine façon, le blond l'avait tué.

Depuis, je n'ai plus jamais cru aux duels sanglants du cinéma artificiel. Celui que j'ai vu était plus cruel et plus véridique qu'une fusillade.

Depuis, quand je me sens misérable, écrasé par les autres, par la peine, quand je deviens haineux, j'écoute la musique de Niccolò Paganini. Alors j'ai mal dans les bras, dans les doigts, mais je sens que j'acquiers lentement la force et la rapidité qui me manquaient. Le lendemain, je me sens fort et plus grand. J'ai à nouveau confiance en moi et je lisse les jambes de mon pantalon en pensant au garçon blond, à son pas vainqueur qui m'avait frôlé.

## *La flûte*

En septembre 1943, Jacques et Alain avaient environ quatorze ans. Ils étaient cousins. Ils se retrouvaient, chaque soir, dans la grande bibliothèque de Georges, le père de Jacques, pour choisir des livres ou bien admirer les objets précieux et insolites que Georges avait rapportés d’Afrique ou du Brésil, selon les pays où sa profession d’ethnomusicologue l’avait entraîné.

C’était la guerre. Georges ne pouvait plus exercer son métier. Alors, le jour, il rédigeaient de longs articles sur les instruments de musique traditionnelle du Portugal ou du Ghana et, le soir, il s’habillait de noir, enfourchait son vélo et allait rejoindre les autres. Il était chef de groupe, dans la Résistance.

Les garçons passaient toujours une bonne partie de leur soirée à examiner les instruments rassemblés. Certains étaient colorés comme des papillons, astucieux comme des outils, drôles comme des farces ou bien acérés comme des tenailles de torture ou bien encore énigmatiques comme des attributs sacrés. Il y avait des répliques caricaturales de violoncelles africains, sculptés pour faire tomber la pluie, de petites trompettes taillées dans des courges évidées, à qui l’on donnait le pouvoir de fertiliser, et toutes les espèces de sifflets, rhombes, flûtes et tambours taillés dans les Andes ou bien au Congo.

Ce soir-là, les garçons étaient plus inquiets que d'ordinaire. Les Allemands redoublaient d'activité. Les nouvelles des fronts étaient alarmantes.

Dans une boîte en verre, délicatement posée sur un coussin de velours bleu, les garçons, fronçant les sourcils, détaillaient une flûte africaine, le joyau de la collection de Georges.

Dans les années trente, Georges avait vécu au bord du fleuve Niger, dans une tribu dont il partagea fidèlement, pendant près de deux ans, les us et coutumes. Le jour où l'on fêta son départ, le chef lui remit cette flûte, un simple roseau poli et percé de trois trous. Georges s'étonna de l'austérité de l'instrument, lui qui avait étudié tout l'art et la richesse des luthiers de la tribu. Le chef lui dit que cette flûte avait reçu des sorciers un pouvoir magique, et qu'il pourrait formuler trois vœux qui seraient immédiatement exaucés. Il suffirait de boucher un trou avec l'index et de souffler dans le roseau en formulant son vœu.

C'était une belle légende. Les garçons la connaissaient. Elle les avait joliment bercés, quand ils étaient enfants, l'histoire de la flûte magique. Elle sortait tout droit d'un livre de contes, cette histoire abracadabrante. Mais aujourd'hui, c'était la guerre. Les garçons étaient devenus des adolescents peureux et crédules, prêts à se raccrocher à n'importe quelle fable pourvu qu'elle leur donnât un peu de réconfort et l'espoir de changer quelque chose au sort des hommes.

Les garçons penchés entendirent, dehors, le bruit de la porte de la grange et le cliquetis du vélo de Georges qui sortait, comme toutes les nuits. Ils n'eurent pas besoin de se consulter. Alain souleva délicatement la coupole de verre, Jacques prit la flûte,

boucha le premier trou avec l'index. Il souffla. Cela rendit un son métallique. Puis il lissa le velours bleu et reposa la flûte.

Les deux garçons montèrent dans leur chambre.

– Tu as demandé quoi ?

– J'ai souhaité que la guerre épargne mon père.

Ils entamèrent une partie de carpette. Elle n'était même pas achevée quand ils entendirent, sur le gravier, les pneus du vélo de Georges et une longue toux, comme une lamentation.

– Il rentre trop tôt, dit Alain. Il a dû se passer quelque chose.

Les garçons dévalèrent l'escalier. Georges était déjà affalé dans la cuisine, la tête dans les mains. À Jacques, il demanda la bouteille de rhum. Il but puis il chuchota :

– Je l'ai échappé belle. Les Boches avaient miné la plage. Quand je suis arrivé, Paul était déjà mort. J'ai entendu l'explosion.

Georges but la moitié de la bouteille et s'écroula. Les garçons le laissèrent dormir sur la table. Ils ne remonterait pas dans leur chambre. Ils rouvrirent la porte de la bibliothèque et s'approchèrent de la flûte.

– Mon père est vivant, dit Jacques. C'est peut-être grâce à la flûte. Mais Paul était mon parrain et il est mort à cause de mon voeu.

Alain essaya de le reconforter. Il pensait que la flûte n'y était pour rien, que c'était le hasard, voilà tout. Il dit :

– Je n'y crois pas, moi, à cette histoire de flûte mais puisque tu n'as utilisé qu'un seul voeu, tu pourrais demander que Paul soit...

– Qu'il soit quoi ? fit Jacques.

– Ressuscité, chuchota Alain.

Les mains de Jacques, ses lèvres tremblaient, quand il souffla. Pour la seconde fois, la flûte résonna dans la bibliothèque. Il la reposa sur son coussin en disant que ça y était, qu'il l'avait fait, le voeu.

Les garçons s'assirent dans les fauteuils. Ils volèrent un cigare dans une boîte et le partagèrent. Ils avaient presque oublié la flûte, le rhum, le vélo, la Résistance, quand le gravier crissa. On frappa trois coups au volet de cuisine, puis deux coups, puis encore trois coups. Jacques hurla de bonheur. C'était le signal de ralliement de Paul. Jacques criait :

– C'est son code, je t'assure. Trois coups, deux coups, trois coups. Il est revenu, c'est merveilleux. Jacques riait de soulagement.

Alain le considérait, terrifié. Puis il le prit par le bras.

– Tu ne vas pas aller ouvrir, au moins ?

– Mais si, puisque je te dis que c'est Paul. Je reconnâtrai ce signal entre mille.

– Réfléchis, dit lentement Alain. Paul a sauté sur une mine. Si c'est lui, il doit être déchiqueté. Tu te souviens des deux Anglais qu'on a vus l'année dernière ? Ils étaient décapités et plus de bras non plus, et leur ventre se répandait.

– Non, dit Jacques, je t'assure qu'il est en pleine forme. Quand on ressuscite, on a bras et jambes comme neufs.

Alain tenait Jacques par le col de sa chemise, pour l'empêcher d'aller ouvrir. Les coups sur le volet s'impatientsaient, trois coups, deux coups, trois coups, devenaient de plus en plus violents. Deux tableaux oscillaient au mur de la bibliothèque.

– N'y va pas, répétait Alain. Tu vas ouvrir la porte à un cadavre mutilé. Et qu'est-ce que tu feras s'il t'embrasse ?

– Laisse-moi aller ouvrir à Paul. C'est mon parrain. Mon père est soûl. Il n'entend rien. Je dois y aller. Je veux ouvrir à Paul.

Le col de sa chemise se déchira et Jacques s'échappa de la bibliothèque. Il courut le long du couloir. Il secoua la veste de son père, suspendue au porte-manteau, pour trouver la clé de la porte d'en-

trée. Il fouilla chaque poche. Il ne se souvenait pas dans laquelle il avait déjà cherché. Il secoua encore la veste. Il criait :

– Ne t’impatiente pas, Paul, j’arrive, je cherche la clé.

Les coups sur la porte étaient si bruyants qu’Alain se bouchait les oreilles. Puis Jacques cria :

– J’arrive, Paul, j’arrive, j’ai la clé.

Alain se précipita sur la petite cloche de verre. Il saisit le roseau, boucha, au jugé, le troisième trou et souffla. Aussitôt les coups cessèrent. Au même moment, Jacques tournait la clé dans la serrure et ouvrait la porte. Dehors, il n’y avait plus personne. Alain laissa tomber la flûte sur la tapis puis il prit Jacques dans ses bras et, longuement, très longuement, le berça.

## *Autographe*

C'était un disque d'occasion. Il l'avait acheté quelques jours auparavant, à cause du  $\Sigma$  dessiné sur la pochette. Il avait appris l'alphabet grec tout seul, en feuilletant une encyclopédie. Cette lettre-là, le sigma, lui plaisait plus que les autres. Il ne lui restait plus beaucoup d'argent de poche mais il sacrifia tout ce qui lui restait pour ce disque énigmatique.

Jusqu'au mercredi, il abandonna le disque, à cause d'un examen à préparer. Puis, mercredi soir, il commença à l'écouter. Les distorsions claquaient, la voix du chanteur miaulait, le batteur pilonnait ses oreilles. Il se laissait lentement effrayer par la violence des paroles et le hurlement des solos de guitare, incroyablement aigus.

Ce soir-là, il s'était installé dans sa chambre, le casque sur les oreilles, adossé au bois de son lit, les bras autour des genoux. Tout en écoutant, il regardait dehors, le parking et les néons des lettres gigantesques du grand magasin qui clignotaient. Ces lettres étaient si hautes et si majestueuses (il fallait qu'elles se voient de très loin, depuis l'autoroute au moins) qu'elles étaient fixées sur d'immenses pylônes électriques qui les alimentaient. Même quand les volets étaient fermés, la chambre était baignée par la lumière rouge de l'enseigne.

Le dos à la porte vitrée pour ne pas être dérangé par les mouvements de ses parents qui passaient dans

le couloir, il caressait ses genoux. Il se mit à mieux écouter les dernières chansons. Sa mémoire retenait sans effort les mots des refrains. Il jouissait du plaisir d'enfoncer dans ses oreilles la mousse hurlante du casque, tout en restant conscient que sa tête reposait commodément contre le bois tendre de son lit, que la demi-cigarette qu'il avait volée dans le cendrier de son père était à portée de main et qu'au-delà de l'enseigne rouge, on voyait bouger les grands arbres de l'avenue.

Brusquement, il sentit dans la chambre une odeur de terre mouillée. La porte vitrée vola en éclats. À cause du verre, le dos de sa main saigna. Il se leva d'un bond. La foudre était tombée sur l'enseigne du grand magasin. Plongé dans le noir, il arracha de ses oreilles le casque silencieux et entendit sa mère chercher les bougies, à tâtons, dans le placard du couloir.

Tout doucement, pour ne pas alerter ses parents, il entrebâilla la fenêtre pour voir s'émietter les lettres éteintes du grand magasin. Trois pylônes étaient tor-dus. Le bruit du verre qui tombait était celui d'un xylophone. Chaque branche des arbres de l'avenue, illuminée par la foudre, était ramifiée et compliquée comme un zigzag. Il crut entendre crépiter la pluie, mais l'orage était sec. Ce qu'il entendait, c'étaient les étincelles de la foudre.

La pluie viendrait un peu plus tard et alors elle serait rageuse comme des applaudissements violents.

Cet orage, il l'écouta toute la nuit. Le tonnerre était un batteur génial, un bassiste virtuose. Le sif-flement des éclairs surpassait les solos les plus vélo-ces et les plus agressifs. Les éclairs dessinaient, au zénith, de longs doigts crochus de bassiste. Il voyait, jusqu'à l'horizon, l'écran géant du ciel. Cet orage-là était le plus extraordinaire rocker du monde, avec des tensions de plus d'un million de volts, de l'élec-tricité plus qu'aucun groupe ne saurait en produire

ou en consommer, des décibels de cataclysme, des graves et des aigus si puissants qu'ils resteraient à jamais inaccessibles aux ingénieurs du son, et des lumières, des effets spéciaux qu'aucun éclairagiste ne pourrait rendre.

Il eut envie de jeter tous ses disques, de les casser. Il se promit de ne plus être dupe. Il se souvint de *La Guerre du feu*, un beau livre de J.-H. Rosny aîné (ce nom, ces initiales énigmatiques, l'avaient toujours étonné) que son grand-père lui avait offert, voilà cinq ou six ans, en « Rouge et Or », pour son treizième anniversaire. Alors, silencieusement, il quitta l'appartement en emportant le trousseau de clés de son père. Il prit la voiture et suivit l'orage. Il le rejoignit à vingt kilomètres au nord, environ. La foudre tombait sans cesse. Il baissa toutes les glaces de la voiture pour entendre mieux. Il n'avait pas peur. Et la poursuite continua ainsi jusqu'à trois heures du matin. Il ne savait plus où il était. La pluie était si forte qu'elle enrayait les essuie-glace. Il ne s'arrêta que lorsque la foudre abattit un arbre qui tomba sur la route, devant la voiture. Il eut juste le temps de freiner de toutes ses forces. Une branche raya le capot. Elle arracha la peinture. Elle laissa un dessin en forme de  $\Sigma$ .

Abasourdi, trempé, miraculé, il rentra à la maison. Il était épuisé mais, de temps en temps, il faisait l'effort de se pencher par-dessus le volant pour admirer l'autographe que lui avait donné l'orage.

## *Le nouvel ami de ma mère*

Le nouvel ami de ma mère était mélomane et grand amateur d'opéra. Quand ma mère se mit à siffloter, dans la cuisine, ou bien en conduisant, ce qu'elle appelait « les grands airs », le jour où elle inscrivit « scala » au lieu de « calas » (deuxième personne du singulier du passé simple de l'indicatif du verbe « caler ») sur le plateau du Scrabble, j'ai compris qu'il serait bientôt question de mariage, comme l'année dernière, avec l'amateur de cinéma, comme il y a trois ans, avec le taste-vin.

J'ai pensé qu'elle viendrait bientôt me voir dans ma chambre, de retour du concert ou du restaurant, vers une heure du matin, pour me dire, solennellement :

– Ma chérie, je crois bien que cette fois j'ai trouvé l'homme qui saura prendre soin de nous deux.

Elle hésiterait puis ajouterait :

– Nous nous marierons l'été prochain. Qu'en dis-tu ?

Je répondrais, comme d'habitude :

– C'est une très bonne idée mais j'ai sommeil.

Le mélomane s'appelait Pierre, il avait l'air gentil. Il ne me couvrait pas de cadeaux, ne tentait pas de m'apprivoiser en baissant la voix. Il n'a jamais proposé de résoudre à ma place mon problème de maths, ni de me faire réciter mes verbes irréguliers. Non, aucune de toutes ces méthodes idiotes que je connaissais si bien. Mais il a tenu, un mardi soir, à ce que je les accompagne à l'opéra, ma mère et lui. On at-

tendait une cantatrice mondialement célèbre. Moi, j'ignorais jusqu'à son nom.

Pour l'événement, ma mère m'a ordonné de mettre une robe. Je n'ai même pas protesté, ni crié ni pleuré. J'ai fait l'économie d'une scène. Parfois, je suis fatiguée des scènes. D'ailleurs, elles finissent toujours de la même façon : maman me pardonne, à mon tour je lui pardonne et puis nous pleurons un peu pendant qu'elle me caresse la tête en chuchotant « Ma petite fille ».

Bref, j'ai posé sagement mon jean sur le lit, j'ai enlevé mon sweat-shirt, ôté le bandana de mes cheveux. J'ai décroché l'anneau de mon oreille, éteint mon baladeur, rangé la cassette de Gary Moore sur l'étagère au-dessus de mon bureau. Je suis devenue, pour le plaisir de ma mère, future jeune mariée pour la énième fois, une petite fille modèle qui se rend, pour la première fois, à l'opéra.

La dame qui était exceptionnellement venue en France pour chanter se tenait juste en face de moi. À combien de mètres étions-nous l'une de l'autre ? Je n'aurais pu le dire précisément mais je la voyais aussi bien que, depuis mon pupitre, le professeur d'allemand.

Elle était énorme et dure. Sa robe longue lui collait aux fesses, aux cuisses, aux genoux. Elle était plus laide encore que je l'imaginai. Je n'avais jamais vu de cantatrice, seulement la Castafiore. Chez la voisine, qui est une très vieille dame, j'écoutais des disques de Mistinguett. Pierre et maman disent que Mistinguett n'est pas une cantatrice.

J'étais donc assise entre maman et Pierre. Pour ne pas écraser le sein droit de maman et le col du veston de Pierre, je devais serrer les coudes. Je respirais mal, j'étais engoncée. À cause de ma robe, je serrais aussi les genoux. Pourtant, je restais insolente. Je

regardais droit dans les yeux la dame qui allait chanter. Elle ne pouvait pas me voir, elle, aveuglée par les feux de la rampe. Je ricanais.

Elle avait les cheveux teints du même acajou que les violons, elle était petite, minuscule même. Ses yeux, maquillés de vert et de bleu, clignotaient. Elle avait les mâchoires et le menton très musclés. Son cou était celui d'un taureau gras et sa poitrine si basse et si encombrante qu'elle lui mangeait le ventre. Ses seins mous lui tombaient jusqu'au nombril.

Elle a pris lentement sa respiration.

J'ai sursauté en entendant la première note, si aiguë et vibrante. La dame chantait. Sa voix pouvait, à sa guise, être un cri ou un velours, un bourdonnement d'abeilles, un oeuf plein et doux ou bien un chant retenu comme une berceuse. Elle avait grandi. Je n'osais pas me l'avouer mais cette voix me faisait frissonner. Émerveillée, j'essayais pourtant de me convaincre que c'était nul, de la chanson pour vieux richards, mais je savais bien, au fond de moi, que c'était magnifique. Cette musique-là, la douceur de la note qui glisse sur la langue, la légèreté de la voix qui s'élève, tout cela était tendre comme un geste attentif et maternel. J'étais bien comme un bébé qu'on endort en fredonnant, bouche fermée. Puis j'ai regardé les seins de la cantatrice. Ils se gonflaient quand elle respirait et j'ai souri comme quand maman dit, avec un air si touchant : « Je t'ai portée neuf mois et puis je t'ai nourrie. J'avais des seins gros comme ça, à cause de toi. » Et elle mettait les mains en avant pour me montrer qu'elle avait accepté d'être difforme, par amour pour moi.

Le cou de la cantatrice, je le respectais comme une flûte. Là, sa voix était sculptée par les cordes vocales, avec la colonne de souffle fabriquée par son ventre. À Murano, j'avais admiré les souffleurs de

verre, quand Pierre nous avait emmenées à Venise, pour le week-end de Pâques. J'ai compris ce qu'était vraiment une voix de cristal. Sa bouche, son menton, ses dents disaient l'italien avec tendresse. Elle tenait ses mains serrées contre son ventre.

C'était l'entracte. Pierre et maman applaudissaient si fort que je devais me tasser dans mon fauteuil pour éviter leurs coups de coude enthousiastes.

– Et toi, me dit maman, tu n'applaudis pas ? Elle souffla à l'oreille : Tu ne t'es pas trop ennuyée ?

J'eus envie de tout lui raconter : le cristal, les souffleurs de verre, la voix et même les seins.

Au moment où j'allais lui confier tout ce que j'avais ressenti et découvert ce soir-là, je me suis tournée encore une fois vers la cantatrice. Elle était muette, elle saluait de sa main courte. Ses cheveux trop laqués pendaient. Le contre-jour marquait tous ses bourrelets. Elle était trempée de sueur et le noir coulait de ses yeux.

– Tu voulais me dire quelque chose ? demanda ma mère.

Je répondis que non. J'allai vers le distributeur de boissons pendant que ma mère, qui avait pris mon siège pour se rapprocher de Pierre, lui passait la main dans les cheveux.

J'ai bu un Coca-Cola. Je me suis dit que la vie était sans doute, comme le concert de ce soir, une succession de dégoûts et de merveilles. Dans mon verre en plastique, je regardais les bulles monter comme de petites notes, rondes et parfaites. Alors j'ai prié, les deux mains autour de mon verre (c'était la première fois que je priais) pour qu'après l'entracte, le miracle de la voix se reproduise.

## Seb

À dix-sept ans, Clara vivait seule, dans un studio, au troisième étage. Elle était grande, avec des cheveux roux. Elle aimait Beethoven, Schumann, Franz Schubert. Les orchestres symphoniques ou de chambre, le clavecin, les orgues, elle les adorait.

Lui était brun et sensible. Il se prénomait Jean-Sébastien et les mauvaises langues de la classe disaient que Clara ne l'avait choisi que pour son prénom. D'ailleurs, Jean-Sébastien exigeait qu'on l'appelle simplement Seb. C'est une marque de cocotte-minute. Il le savait mais s'en moquait.

Pour Clara, Seb se ruinait en disques compacts. Et ce jour-là, il lui en avait acheté deux. C'était un anniversaire. Ils s'étaient rencontrés voilà un an exactement, un mercredi de pluie, au café, devant le lycée.

Clara ouvrit le premier disque, la *Symphonie alpestre* de Richard Strauss. Elle embrassa à peine Seb qui souriait, timide et ennuyé. Il finit par s'asseoir sur le tapis en croisant les bras, pendant qu'elle écoutait, religieusement, le premier accord de *si bémol*.

— Tu entends, Seb, les marcheurs partent, ils vont escalader la montagne, le soleil s'est levé. Là, ils se fraient un chemin dans les fourrés, et là, tu entends la cascade ? Ils traversent. Et le glacier, tu entends comme il est majestueux ? Et le brouillard ? Le brouillard monte. C'est magnifique, hein, Seb ?

— Oui, répondit Seb, en souriant tristement. Clara, tu es sûre qu'il fonctionne, ton téléphone ?

– Tu entends ces roulements de tonnerre ? Reprit Clara.

– Non, répondit Seb. Tu sais bien que je ne comprends rien à la musique. Réponds-moi. Il y a la tonalité sur ton téléphone ? Il est bien branché ? Tu l’as vérifié ?

– Et la pluie sur les rochers, tu l’entends ?

– Non, dit Seb. Mais j’entends des sirènes, des alarmes, des coups de Klaxon, des pneus qui crissent. J’entends aussi gargouiller mon estomac parce que tu ne m’as rien offert, ni à manger ni à boire. Tiens, j’entends aussi une scène de ménage chez tes voisins. C’est un véritable opéra. Je peux te répéter les paroles, si tu veux.

Sébastien décroisa les jambes, essaya de s’approcher de Clara et lui dit :

– Je n’ai rien contre la musique et ce n’est pas très grave si tu ne fais pas toujours attention à moi. J’aime te regarder jouer au chef d’orchestre. Mais je crois que tu me mens, que tu me mens depuis le début. Tu me dis de te téléphoner et quand j’essaie, tu n’es jamais là. Je ne veux pas savoir où tu vas, je vais essayer de ne pas être jaloux. Au moins, ne joue pas avec moi. Hier soir, j’ai appelé à onze heures, tu n’étais toujours pas rentrée. Pourquoi me demander de te téléphoner si tu sors avec d’autres gars ? Tu crois que ça m’amuse ?

Clara ne prêtait pas attention au discours embarrassé de Seb. À tue-tête, elle imitait les roulements de tonnerre de Strauss tout en déballant le deuxième disque, la *Symphonie fantastique* d’Hector Berlioz, qu’elle posa sur la platine.

– Tu l’entends, Seb, c’est l’amour fou. Berlioz était amoureux d’une actrice. Elle s’appelait Harriet je ne sais quoi. Écoute comme il est furieux, il est jaloux. Là, il pleure. Cette mélodie, c’est vraiment de la solitude pure.

Mais Seb n’écoutait pas. Il avait les larmes aux yeux. Il était vexé. La solitude pure, oui, il allait partir pour toujours et elle ne le remarquerait même pas.

Imperturbable, Clara continuait :

– Tu sais que Berlioz a voulu se suicider à cause d'elle ? Ecoute ce passage, il fait des cauchemars affreux. Écoute ce glas funèbre, il se croit au sabbat.

Seb s'était levé. Il était si malheureux que chacune de ses boots pesait quinze kilos. Chaque fois qu'il faisait un pas, il pensait : « C'est difficile de partir, très difficile. » Il pensait aussi : « Je comprends mieux pourquoi on dit s'arracher. Il faut que je m'arrache mais, vraiment, c'est douloureux, j'ai l'impression d'être en fonte. » Et il pensait même : « Je comprends mieux ce que signifie porter tout le malheur du monde sur ses épaules. Je suis lourd comme un docker, je suis un déménageur qui porte un piano sur le dos. »

Au moment où Seb posait les doigts sur la poignée de la porte, le téléphone sonna. Il haussa les épaules et se dit simplement : « Tiens, c'est son nouveau copain. » Il se massa les genoux. Le plus dur, ce fut de franchir le seuil. C'était déjà terrible quand elle l'aimait encore, mais là, ses boots étaient plus lourdes que des semelles de scaphandrier. Par curiosité et puis aussi parce que le désespoir le clouait là, il resta sur le seuil. Il attendit pour savoir qui appelait. Il voulait entendre Clara, savoir si elle serait heureuse de ce coup de fil, savoir comment elle est quand elle parle au téléphone à quelqu'un qu'elle aime. Mais Clara ne décrochait pas. Seb compta sur ses doigts comme quelqu'un qui écoute sonner onze heures ou minuit à une église. Il était perdu. Maintenant, la sonnerie résonnait pour la quinzième fois au moins. Il y en eut encore une seizième et le téléphone se tut. On n'entendit plus que Berlioz et le frottement des pieds nus de Clara battant la mesure sur la moquette.

Alors Seb, sur le seuil de la porte, sentit tout à coup ses chaussures s'alléger. Il remontait à la surface. Il retrouvait l'air et le bonheur. Les mains dans les poches, il riait, mais pas assez fort cependant pour couvrir le bruit de la ronde du sabbat et *Dies irae* que Clara écoutait, la tête dans les mains, en se balançant. Le visage hilare, il se rassit tranquillement à côté d'elle. Même il sifflota. Maintenant, il savait que ça ne la dérangerait pas. Il songea à son arrière-grand-père qui pouvait dormir sans peine au pied d'une mitrailleuse et que les obus même ne réveillaient pas. Il songea également à ce qu'on appelle

la concentration du mathématicien. Clara se concentrait tellement sur la musique que le monde alentour s'évanouissait. Seb se consola, elle l'aimait donc toujours. Il était rassuré. Clara était une authentique mélomane, pas une menteuse. Et tant pis pour le téléphone. Il viendrait la voir plus souvent. Il la prit dans ses bras et la berça au rythme de la musique.

Le téléphone touchait presque la cuisse de Clara. Elle continuait à battre la mesure, les yeux fermés. Et trois fois encore, à huit heures, à huit heures et demie et à dix heures, devant Seb interdit, le téléphone sonna, sonna et continua de sonner.

-----